

La déchéance de Théodore G., gantier de Biviers

par Georges Salamand

Sociologue et avocat nivernais, Ernest de TOYTOT, disciple de Frédéric LE PLAY, est bien connu des érudits dauphinois pour sa relation du pèlerinage de La Salette, beaucoup moins par ses travaux originaux, publiés dans le « Bulletin de la société internationale de science sociale », sur le monde ouvrier de l'époque, des faïenciers de Nevers aux gantiers de Grenoble.

Publié sous forme d'enquête sur une famille de Biviers - village du Grésivaudan qui comptait, en 1865, 587 habitants - ce travail original résume la vie des gantiers à domicile, de ceux qui feront le grand renom de la région grenobloise.

En s'attachant, sur les conseils d'Auguste COMTE, à un « sujet d'observation », M. de TOYTOT choisira de décrire le travail d'un ouvrier-gantier, Théodore G. et celui de son épouse, Virginie, « coseuse » de gants, l'un et l'autre de vieilles familles paysannes de Biviers, en 1865 d'abord puis, sous forme de bilan, vingt ans plus tard.

Né en 1834, au sein d'une famille aisée, Théodore fait son service militaire à Strasbourg, avant de participer à la guerre de Crimée. À 25 ans, il décide de quitter l'armée, et d'acquiescer le métier de gantier à domicile. Ayant épousé son amie d'enfance, Virginie, qui lui

apporte une dot de 500 francs il mène nous dit l'auteur une « vie heureuse et facile ». La naissance d'un premier enfant vient combler le couple très entouré par une famille aimante qui lui fournit l'essentiel de sa nourriture.

Une fois par semaine, Théodore va à Grenoble chez son « patron » prendre les peaux à couper et à transformer. Pour son travail, Théodore touche 3 francs par douzaine de paires de gants taillés. Il en fait environ 16 par jour et touche ainsi 4 francs, mais il n'est pas rare, pour ce bon ouvrier, de dépasser les deux douzaines. De son côté, Virginie, tout en surveillant le berceau de sa fille et en s'occupant du ménage, coud et pique les gants à la main au moyen du petit étai, la « mécanique » qui enserre le gant et règle la ligne où l'aiguille doit passer. Pour cela Virginie gagne 1 franc/jour.

La maison du couple, au centre du village est propre mais triste, car partagée entre plusieurs locataires avec lesquels les rapports du couple G. sont plutôt bons. Théodore, s'occupe d'un petit jardin, mais les travaux de la terre sont déconseillés aux gantiers s'ils ne veulent pas « se durcir la main ».

Le vin, un faux ami...

Levé à 5 heures, Théodore se couche à 23 heures; garçon sociable et sans his-



L'ivrogne et sa famille.

toire, il aime la compagnie, la chasse, les promenades en montagne, la lecture - il a lu et relu *La dame aux camélias* de DUMAS fils! - la fréquentation des cabarets, des « vogues », le jeu de boules, la visite aux parents et amis. Théodore boit, mais ne danse plus depuis son mariage et ne fume qu'un cigare le dimanche. Virginie, elle, n'a qu'un léger défaut, celui d'être un peu coquette!

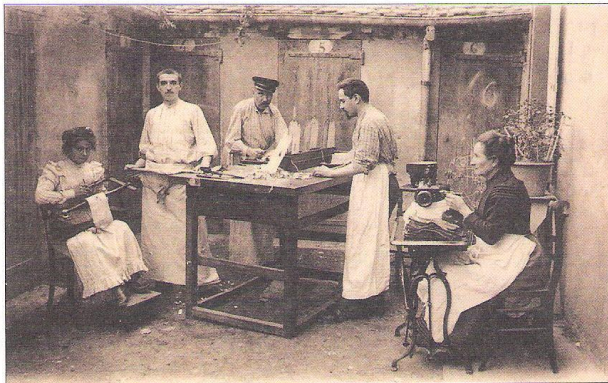
Tout au plus, M. de TOYTOT relève-t-il une consommation de vin « un peu élevée dans ce pays de vigneron ». En réalité, du « litre » du petit-déjeuner à celui du souper, c'est plus de trois litres que boit Théodore aux repas.

Nous sommes cependant loin de la consommation d'un fournelier des forges d'Alleverd dont un vieux médecin nous avait confié qu'une de ses « consultes » (ordonnances) commençait par: « Réduire le vin à 6 litres/jour »!

À ces trois litres de « base », s'ajoutent les « petits blancs de courtoisie », les « pots » pris dans les cafés, aux boules, à la vogue, soit une moyenne de 5 litres/jour. Vingt ans plus tard, M. de TOYTOT découvrira les ravages de l'alcool chez Théodore qui, ayant abandonné son métier, avait pris l'exploitation d'un café du village, établissement dont il était le principal consommateur.

Tombé dans la paresse par la boisson, « noyé dans la vinasse », l'ancien gantier, décédé en 1876, laissait une veuve avec cinq enfants dans la plus noire détresse.

Bref l'Assommoir façon dauphinoise! ■



Les gantiers de Grenoble.